

âmes. C'est un joli village qui doit son nom à un rocher à jour qui se trouve à quelques encablures du rivage et sur lequel, presque en tout temps, une énorme quantité d'oiseaux de grèves prennent les ébats.

Ce rocher est coupé à pic et mesure trois cents pieds de hauteur, autant de largeur. Le bateau pourrait, d'un côté, l'approcher d'assez près pour nous y débarquer avec une grande passerelle.

Par une délicatesse que tous les passagers ont su apprécier, le capitaine avait donné ordre de ralentir la marche du bateau et de cotoyer le rocher. En passant en face de ce curieux phénomène de la nature, il fit jouer la sirène du bateau, dont les cris stridents effrayèrent les nombreux oiseaux aquatiques qui en couvraient la crête. Il y en avait des milliers et des milliers qui voltigeaient dans l'air au-dessus du rocher où ils retournèrent faire la jasette aussitôt que nous fûmes dépassés.

Nous apercevons de loin, surmontant le plateau sur lequel est bâti le village de Percé, le mont Sainte-Anne, autrement appelé la Table de Rolland, je ne sais trop pourquoi. Ce mont, au sommet duquel on a installé, il y a deux ou trois ans, une statue de la grande thaumaturge canadienne, à une altitude de douze cent trente pieds et on peut l'apercevoir de quarante lieues, lorsque le temps est clair. C'est du moins ce que nous affirmèrent les marins.

Après avoir ralenti quelques minutes devant le rocher percé et le mont Joli, les machines reprirent leur marche régulière et nous entrâmes, quelque temps après, dans une baie profonde, appelée la Malbaie. C'est un magnifique havre de refuge pour les caboteurs. Nous contournerons ensuite la Pointe Saint-Pierre, pour entrer dans la Baie de Gaspé, profonde d'environ vingt milles et large de huit à son entrée.

Raoul Renauld

(La fin au prochain numéro)

M. L'ABBÉ DEGUIRE

M. l'abbé Deguire, curé de Notre-Dame, de Montréal, est décédé le mercredi, 27 février, succombant à une attaque de paralysie du cerveau. Depuis longtemps déjà, il souffrait de cette maladie, dont les secours de la science, pas plus qu'un séjour à la campagne, aux États-Unis, ne purent le guérir.

Sentant sa fin arrivée, il demanda lui-même les derniers sacrements, qu'il reçut des mains de M. l'abbé Collin, et il expira doucement au milieu de tous les prêtres du séminaire, agenouillés près de lui.

M. l'abbé Deguire est né à Saint-Laurent, le 2 août 1832. Il était fils de M. Pierre Deguire et de Mme Marguerite Aubry. Il fit ses études classiques à l'ancien collège de Montréal, rue du Collège. Après quelques années passées au séminaire, en qualité d'ecclésiastique, il se rendit à Paris où il reçut les ordres de la prêtrise dans l'église de Saint-Sulpice, le 21 décembre 1861. A son retour à Montréal, en 1863, M. l'abbé Deguire fut nommé chapelain de l'Hôtel-Dieu, puis il fut appelé au séminaire pour y enseigner. Il remplit, durant plusieurs années les fonctions d'économe et de directeur. A cette même époque il devint supérieur des Sœurs-Grises, et s'occupa du procès de béatification de Sœur Marguerite Bourgeoise.

En 1889, on lui confia la cure de Saint-Jacques, en remplacement de M. le curé Rous-

selot. Le zèle qu'il déploya dans l'exercice de ce nouveau ministère, le travail qu'il s'imposa pour faire de l'église Saint-Jacques ce temple magnifique que nous admirons, son admirable dévouement pour les fidèles confiés à sa vigilance, contribuèrent à hâter sa fin.



M. L'ABBÉ DEGUIRE.—Photo. L. E. Desmarais & Cie

Aussi, est-ce avec un profond regret que ses paroissiens le virent partir pour Notre-Dame, lorsque M. l'abbé Sentenne, gravement malade, dut abandonner ses fonctions de curé. M. l'abbé Deguire déploya encore sur ce nouveau théâtre son zèle apostolique. Il continua à ce poste éminent l'œuvre de M. l'abbé Sentenne, dont il fut le digne successeur par ses hautes qualités de cœur, d'intelligence et ses grandes vertus.

LA FLEUR DE PETIT PIERRE

1

Jeanne Gendrot revenait du lavoir, un lourd paquet de linge mouillé sur l'épaule; mais, malgré cette charge, elle marchait d'un pas allègre et semblait ne pas sentir la fatigue.

Pensez donc : elle allait revoir son petit gas, son Pierre, tout ce qu'elle aimait sur la terre, tout ce qui lui restait du joli bonheur qu'elle avait eu avec son mari, qu'une phtisie avait emporté malgré les soins, la tendresse infinie de sa femme qui n'avait pu arrêter la mort, que rien n'attendrait!

Ah ! c'avait été les jours mauvais, ceux qui suivirent l'enterrement de Gendrot, et, si les petits bras du mignon qu'elle allaitait ne l'eussent retenue, eh bien ! Jeanne, minée par le chagrin à son tour, aurait été rejoindre celui qui emportait son cœur.

Mais le devoir était là : il fallait vivre pour la chère créature inconsciente des douleurs humaines et qui, de ses grands yeux de pervenche, de sa bouchette rose, riait à la vie.

Peu à peu, sans oublier, — oh ! que non ! Jeanne se souviendrait toujours ! — la jeune femme reporta sur le petit Pierre toutes les forces vives de son être ; elle le chérissait tant et si fort, s'occupa de sa petite intelligence, de son petit cœur, déjà si bon, l'attifa, le pomonna comme un enfant de riche et, le temps aidant, la douleur aiguë de la jeune veuve s'estompa.

Jeanne Gendrot se prit à faire de beaux rêves pour l'époque où son Pierrot, déjà grand entrerait au collège, elle travaillerait courageusement et parviendrait, à force de privations, à bien éduquer l'enfant.

La jeune femme ne songea jamais à se marier,

elle se gardait tout à son "p'tiot" ; n'était-elle pas tout pour lui, comme il était tout pour elle ?

11

Tout en montant les cent trente marches qui conduisaient à la chambrette qu'elle occupait sous les toits, Jeanne ne pensait pas à ces rêves ambitieux ébauchés par elle. Non, elle escomptait tout simplement le plaisir qu'elle allait avoir de donner à son enfant un polichinelle de treize sous, à la bosse rutilante de dorure et qui faisait "cuic !" quand on lui pressait sur le ventre. Comme petit Pierre serait content et comme il tendrait ses deux bonnes joues pour que "p'tite mémé" les embrasse !

Jeanne allait retrouver son fils sous la garde de la mère François, une vieille brave femme, demeurant sur le même palier, et à laquelle elle confiait le cher tréor lorsqu'elle était forcée de s'absenter.

Arrivée au cinquième étage, la jeune femme s'arrêta un instant pour souffler, tendant l'oreille afin de percevoir le gai babil de son enfant : elle n'entend rien.

Par cette lourde fin d'après midi d'été, pas un bruit dans la maison. Jeanne continue de monter. Elle voit la porte de sa chambre entrouverte, elle entre. La mère François n'est pas là, Pierre non plus...

Bast ! la vieille voisine l'aura emmené faire quelque course dans le quartier ; — pas d'inquiétudes à avoir.

La jeune femme dépose son fardeau de linge et, machinalement, regarde par la fenêtre grande ouverte, qui donne sur le Luxembourg, le merveilleux spectacle du jardin tout fleuri du ciel tout bleu à peine floconné de petits nuages blancs, légers comme des plumes de cygne, des vertes frondaisons où tout un peuple ailé célèbre la saison des nids et aspire l'amour à plein bec.

— Qu'il fait bon vivre tout de même ! soupire Jeanne, humant le parfum très doux d'un bouquet de roses, pâmées après la chaleur du jour, qui embaume la chambre d'une vapeur d'encensoir.

Soudain, un cri s'étouffe dans la gorge de l'ouvrière, cri d'une angoisse indicible : sur le rebord de pierre de la haute fenêtre, son fils, son enfant, accroché d'une main aux aspérités du balcon, tend l'autre menotte désireuse vers un lilas posé sur la fenêtre voisine.

Jeanne n'ose faire un mouvement : si l'enfant prend peur en la voyant, en l'entendant, il ira se briser sur le sol, le malheureux, qui se penche ainsi sans souci du vide qui l'attire !

La jeune femme souffre mille morts, elle comprend la force du lien qui attache l'enfant à la mère, la chair à la chair, l'âme à l'âme !

Figée dans sa torpeur, elle voit Pierre saisir les fleurs tant convoitées ; s'il se retourne, s'il fait un mouvement de plus, il est perdu !...

La jeune femme se sent défaillir, un brouillard obscurcit sa vue, elle s'affaisse sur elle-même et perd connaissance.

Quand Jeanne rouvre les yeux, elle sent sur sa joue une caresse humide : Pierre est là, vivant, bien vivant incliné vers elle.

Il tient en sa menotte la branche de lilas à demi déflourie sous l'étreinte victorieuse de ses petits doigts, et la glissant dans l'entrebâillement du corsage de sa robe :

— Pour toi, mémé ! dit-il en l'embrassant.

JEAN NIHILUS.

Sur réception de 25c en timbres-poste, nous enverrons les trois ouvrages suivants : les *Farces de Piron*, l'*Ami des salons* et la *Petite ou les souffrances d'une jeune fille*. C'est une belle occasion. G. A. & W. Dumont libraires, 1826, rue Saint-Catherine.